

L'heure du conte.

Le facteur et le chien.

— Là, Bourru, là ! dit le facteur, en calmant d'une caresse, dans la cour de la ferme, le chien qui saute après lui, en aboyant.

C'est un vieux chien hérissé, tout en poils longs et poussiéreux, mêlés de bourre. Il a des cascades de poils sur le dos et les cuisses ; des cascades sur les pattes ; des cascades sur le front et le muse.

— N'a pas z'yeux le chien ? demande le bambin en vacances dans la montagne.

Si ; il a de beaux yeux. Relevez doucement la frange poilue qui cache les prunelles, et vous découvrirez le merveilleux regard couleur de noisette ; un regard humain, tout humide de tendresse.

— Là, Bourru, là ! répète le facteur en riant, car il perd l'équilibre sous les bonds désordonnés du chien.

Cependant, Bourru a été long à s'habituer au passage journalier du facteur. Sa vigilance de gardien était inquiète...

— Qu'est-ce donc cet homme, habillé autrement que les autres, qui heurte à la porte, et qui sort d'un sac noir des choses si peu intéressantes ? Rien qui se mange... des bouts de papier ! Et pourquoi s'appuie-t-il sur un bâton ? C'est dangereux les bâtons... veillons !

Car Bourru garde la maison ; il n'est pas encore très vieux, mais il a été malade. Alors, on a pris un chien plus jeune pour mener les bêtes au pacage et lui, libre désormais, sommeille sous un appentis adossé à la maison. Il est un peu triste de se croire inutile.

Il s'éveille quand quelqu'un passe sur le chemin, ou lorsqu'on pénètre dans la cour.

Chaque jour, le moment béni pour lui, c'est celui du passage du facteur ! Il l'attend, le muse entre les pattes ; de temps à autre, il dresse une oreille ; il observe la maîtresse qui soulève le coin du rideau ; et, tout à coup... ça y est ! Les abois des chiens du village le préviennent : le facteur est en bas, près du ruisseau qui coule parmi les vergnes. Le chien bouge à peine cependant, car l'homme à la sacoche noire doit encore gravir le sentier qui conduit au domaine. Peut-être va-t-il à la maisonnette blanche, près du bois de fayards ? Non ; pas aujourd'hui. Il approche... le voilà !

Alors, c'est une trombe, un ouragan qui dévale jusqu'au portail, en aboyant à plein gosier ; mais pas méchamment, car Bourru n'est pas bête ; il a compris que le facteur est aimé à la ferme.

Bourru attend cet instant, sagement assis près de la porte ; c'est alors la grande récréation de sa journée.

Depuis quelque temps, Bourru accompagne notre facteur jusqu'au domaine.

Par un sentier étroit et rocailleux, on monte, on monte ! C'est un chemin de chèvres. On s'élève lentement : le facteur d'un jarret dur et nerveux, appuyé sur son bâton ; le chien, langue pendante, près de lui. Ils se tiennent compagnie mutuellement.

— Va, mon vieux, dit le facteur, je ne l'aurai pas volée, ma retraite ! Je vais bientôt me reposer, comme toi, et, si je grimpe à nouveau dans la montagne, ce sera pour mon plaisir, pour revoir ces pâturages dans le matin frais et tous ces monts qui se poussent à l'épaule... Mais je resterai plus souvent à mon jardin, au bord de l'eau.

Le chien répond avec ses bons yeux levés et sa queue qui s'agite :

— Courage, on arrive ! Là-haut, on respire. Tu vas déjeuner au domaine et, moi, j'attraperai bien quelque morceau... Et puis je ferai une bonne partie avec les chiens.

Le sentier est de plus en plus dur. On entend des sonnailles, secouées doucement par les bêtes qui pâturent. Le silence n'est troublé que par les cris des vachers :

— Tè, tè ! pica la ! Va la guerre ! La Roudza (1) !

Alors, Bourru, repris par son amour du beau métier, se précipite.

— Ah ! ces jeunes chiens ! Ça ne pense qu'à jouer, et le troupeau s'égaille...

Un aboiement énergique et prolongé, une légère morsure au jarret de la vache indisciplinée ; tout rentre dans l'ordre, et Bourru revient près du facteur, la queue frétilante.

— Allons, Bourru ! rentre chez toi, maintenant. J'ai encore un grand tour à faire qui t'éloignerait trop de la ferme. A demain, mon vieux compagnon. On monte plus facilement la côte à deux.

Et le facteur contourne le domaine, tandis que Bourru, très raisonnable, redescend le chemin rocailleux, en tournant la tête à chaque détour, avec regret, du côté du facteur qui disparaît...

Cette après-midi, le muse entre les pattes, Bourru songe avec contentement qu'il est encore capable de rendre des services à la ferme, car enfin, sans lui, qui sait quels dégâts aurait commis cette vache désobéissante ?

Tu avais beau crier, berger, ce ne sont pas les jeunes chiens qui savent rétablir l'ordre rapidement !

MARIE-LOUISE VERT.

(1) Tè, tè, mords-la ! Va la chercher ! La Rougel